

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 10

Artikel: Les surnoms des communes vaudoises : IXe article
Autor: L.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180348>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Les surnoms des communes vaudoises.

IX^e article.

Ropraz. Nous avons cette fois le dicton complet :

Tza founâ de Ropraz.

Tzasse ou traina-rata avau loprà.

Chats fumés de Ropraz, chasse ou traîne-souris en bas le pré. C'est pour la rime ; mais il y a sans doute aussi quelque allusion qui nous échappe.

Montpreveyres. On dit ce tercet :

Lè ransignolet.

Les rossignols,

Bourla-chatzet

Brûle-sachets

Su lo fornêt.

Sur le poêle.

Allusions inconnues.

Mézières (*Mézire, Mézirè*), *lè Grantè-tzemisè*. Allusion inconnue.

Carouge, (*Carodze, Carodzo, Caroudzou*). On dit pour la rime, ou par assonance, *Cu-rodzou*, ou *rotzou*. Mais on raconte aussi qu'anciennement, alors que le Jorat était couvert de forêts, la contrée était infectée de voleurs de grand chemin. Or une bande, qui hantait les environs de Carouge, flagellait les voyageurs après les avoir dépouillés. De là le surnom.

Vulliens, *lè Talinnè*, les guêpes. Les jeunes gens de l'endroit, se prévalant de ce surnom, ne manquent jamais, aux jours de fête, de suspendre un nid de guêpes au faite du *pont de danse*.

Vucherens, *lè Chuvettè* ou *Chuettè*, les chouettes.

Même usage qu'à Vulliens : quand il y a fête, la chouette traditionnelle, empaillée, est fixée au-dessus de la porte du *pont de danse*.

Ogens, *lè Bocan* et *lè Tchivré*. Un jour, à la foire de ce village, il n'y aurait eu qu'un *bouc*. D'où le premier surnom.

Lè dzein diant, por quant au sècond sobriquet, qu'on particulier de sta coumouna volliâvè fère copâ on botzet, et qu'adan, son bouébo, que crayâi bounameint que lo magnin ein volliâvè assebin âi tschivré, s'ein alla criâ su la porta de l'église, iô lè dzein l'ètan au pridzo : « Veni vito, lo magnin que vau tzâtra voutrè tschivré ! »

Saint-Cierges (Saint-Cierdzo), *lè Raudze-tierdo*, les ronges-tertres. Allusion inconnue.

On dit aussi *Bourla-piou*, ce qu'on explique en disant que très-anciennement gens et bêtes étaient tourmentés par les acariens ; ce que voyant l'autorité communale ordonna que chaque matin un feu serait allumé sur la place publique, et que cha-

cun viendrait y brûler sa récolte. — Comme on le voit, c'est bien décidément une légende.

Thierrens (*Thierreins*), *lè Tzin*, ou *lè Raudze-tzin*. On explique le premier en disant que le bailli de Thierrens avait envoyé chercher un bouilli par un chien et qu'on attend toujours le messenger. Peut-être n'y a-t-il encore qu'une rime.

Denezy, *lè Ludzon*, les sabots (pour enrayer les chars). Allusion à la pente sur laquelle est bâti le village, ce qui oblige à enrayer fortement les chars. Il y a, dit-on, plus de 300 pieds de pente d'un bout du village à l'autre. On disait aussi *lè Cadet*.

Correvon, *lè Rouillon*, *lè Cu-dè-pèdze*, *lè Tapaseillon*. Le premier et le dernier ne sont peut-être que des rimes. Le *rouillon*, dans certaines localités, est ce *rouleau* de foin ou de paille qu'amasse le râteau. Le second se dit des cordonniers, des gens toujours assis. A Genève, on l'a francisé, on dit *Cu-de-pège* : c'est ce qu'à Lausanne on appelle *une pèdze*, une personne dont on ne peut se défaire et qui vous importune.

La Maignettaz (hameau du district d'Yverdon), *lè Merlo*, les merles. Ces oiseaux sifflent agréablement, c'est peut-être là qu'est l'allusion.

Chanéaz, *lè Verrat*. Allusion inconnue.

Villars-Burquin, *lè Raitolat*, les roitelets. Allusion inconnue.

Bioley-Magnoux. On dit : *Trei ceint copé de piou, atant de pudzè*. Méchante rime suivie, d'une autre méchanceté qui ne rime pas. Le *copé* est une petite mesure.

Penthéréaz, *lè Buia-tza*, comme pour Romanel près Lausanne. On aurait mis un chat au fond du cuvier pour *couler* la lessive, ou bien une femme aurait mis son chat à la lessive. L'une des versions aurait bien l'autre.

Arrioules, *lè Potai*, les chaudronniers. La légende rapporte que quelques personnes de ce village auraient poursuivi des chaudronniers ambulants, les prenant pour des Autrichiens. On dit aussi, ce qui à l'air plus probable, que le berger de la commune gardait des moutons et qu'une bande de chaudronniers vint à passer. Or l'un d'eux ayant une peau de mouton sur sa hotte, le bonhomme s'imagina que c'était une de ses bêtes et s'en alla donner l'alarme au village. On se rassemble, on court, mais on trouve le troupeau au complet et les innocents Auvergnats se reposant dans la forêt voisine. De là aussi : *lè z' Auvergnats*.

Étoy et Neyruz, lè *z'Étiàiru*. Pour Neyruz, ce n'est qu'une rime.

Chapelles sur Moudon, lè *Route-faïa*; Agiez, près Orbe, lè *Rita-faïa*, *Rite-faïè*; le Séchey (Vallée de Joux), lè *sètze-faïa*; Bassins, lè *chètze-fyè*; lè ou lou *Medze-fye*.

La légende est la même, avec des variations, pour tous ces villages. Il y est toujours question d'une brebis ou de brebis, d'un mouton ou de moutons que l'on fait sécher au four parce qu'ils rentrent mouillés, et qu'on y laisse plus ou moins rôtir. De là *route-faïa*, *rita-faïa*, etc. Pour ce qui est du *Séchey*, on n'a voulu que jouer sur le nom du village. A Bassins, selon une version, on se régale de ces gigots inespérés. De là *medze-fye*. Des plaisants ajoutent qu'à Agiez, les bonnes gens s'écrient en voyant les pauvres fêtes tirer la langue: *Se le sont portant contenté! voitî vâi comment le risont.* L. F.

Vallorbes.

Une des localités du Jura qui mérite le plus d'attirer les touristes est sans contredit Vallorbes. Situé dans un charmant et pittoresque vallon, touchant à la fois à la montagne et à la plaine, ce village fixe tout particulièrement l'attention du voyageur. Son industrie, son commerce, son développement mériteraient une étude approfondie. Mais en attendant qu'une plume dévouée et habile entreprenne et conduise à bonne fin ce travail, quelques traits généraux de son histoire pourraient peut-être présenter quelque intérêt.

En fouillant dans les archives, et à la lecture de documents authentiques, on reconnaît que ce village, dont le nom primitif est Val-Orbe, est d'une origine récente, relativement. Il n'a pas eu anciennement l'importance qu'on pourrait croire. On est même un peu surpris de voir qu'à la fin du siècle dernier, à une époque où la population de Vaulion était plus considérable que maintenant, où Ballaigue avait autant d'importance qu'aujourd'hui, Vallorbes qui les dépasse en population et en importance, leur était inférieur.

Ce fait est moins extraordinaire cependant qu'il ne le paraît de prime abord. Vallorbes, dans l'origine, était un lieu isolé. C'était une localité perdue au sein des montagnes et des forêts. Ce n'est que tard et lentement que la population de la plaine s'est approchée des montagnes où les défrichements ont été longs et pénibles.

Un couvent fut fondé jadis au sud-ouest du village. Il a dû être le premier noyau de population, et était dédié à St-Pancrace. Ce personnage était en grande odeur de sainteté dans le pays. Une fontaine située dans les environs était célèbre par ses vertus médicales; elle avait opéré, disait-on, beaucoup de miracles. Mais ce qu'il y a de plus certain dans tout cela c'est que cette eau merveilleuse était un auxiliaire puissant pour procurer aux pieux moines la possession des biens terrestres.

En 1528, un nommé *Devely* établit les premières forges qui ont existé à Vallorbes, lieu dit au Vivier.

Cet individu portait le surnom de *Valloton*. Par suite d'une de ces substitutions de nom, très fréquentes à cette époque, c'est cette dernière dénomination qui a été donnée à ses descendants, qui forment aujourd'hui une des plus importantes familles de cette localité.

D'autres grandes usines furent établies dès lors; des forges importantes existent sur l'emplacement de l'ancien monastère et doivent à cette circonstance de s'appeler les forges du *Moutier*. La fontaine existe encore, mais elle a perdu beaucoup de son ancien prestige. L'ancien rite religieux des moines a fait place au bruit cadencé des marteaux et aux chants des forgerons. Ces vigoureux descendants des Cyclopes viennent sans façon plonger leurs bras noirs dans l'ancien bénitier du Père Pancrace. Néanmoins, tel est l'empire des préjugés et de la routine, qu'aujourd'hui encore des Français de la frontière viennent dévotement boire l'eau merveilleuse. Il n'y a pas très longtemps que les prêtres catholiques y entretenaient un tronc où les pèlerins déposaient leur offrande.

D'après d'anciens manuscrits, en l'année 1707, il n'aurait existé que 40 maisons au village de Vallorbes. Elles formaient un grand nombre de petits groupes épars. C'est peu en comparaison de l'état actuel. D'un autre côté la population foraine était tout aussi considérable que maintenant. Ce fait se retrouve dans toute l'histoire de la colonisation de nos montagnes. Il s'explique par la difficulté du défrichement qui faisait choisir les lieux les plus faciles, quoique isolés, et la nécessité de se fixer au milieu de ses terres. Il y a eu même des terrains, cultivés autrefois, remis en pâturage et des établissements abandonnés depuis que l'introduction de l'industrie a donné de l'importance au lieu central. C'est ainsi que vers la fin du XVII^e siècle un hameau s'était formé à la frontière française dans une localité très élevée, encaissée entre le Mont-d'Or et l'extrémité est du Risoud. Il y existait six petites maisons ou mazots. Elles étaient habitées par des réfugiés. Ils y étaient tolérés et cette localité admise, il paraît, comme un lieu de refuge.

A cette époque, il n'existait aucun chemin praticable pour relier ces montagnes avec la plaine. Entre la belle source de l'Orbe et la Grotte aux Fées, que les poètes du moyen-âge avaient peuplée des fées aux pattes d'oies, il existe un passage très difficile où l'on avait placé une échelle pour faciliter le passage des piétons venant des mazots du Mont-d'Or. Cette échelle a donné son nom à la route qui l'a remplacée ainsi qu'à la localité habitée par les réfugiés et qu'on appelle encore aujourd'hui *sur l'Echelle*. Le Mont-d'Or était autrefois surmonté d'une énorme croix entretenue sans doute par le zèle des touristes. Cette montagne s'appelait anciennement Roche d'Haut ou Roche d'Enhaut. Plus tard on la voit désignée par le nom de Roche d'Or et aujourd'hui par celui de Mont d'Or. Ces changements dans l'orthographe de ce nom nous apprennent d'une manière assez sûre son origine.

C'est souvent dans les modifications apportées dans